

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
14, Rond-Point des Champs-Élysées, Paris (8^e arr.)

Ce supplément ne doit pas être vendu à part. Il est dévoté, sans augmentation de prix, à tout acheteur et envoyé gratuitement à tous les abonnés de *LE FIGARO*.

(LES MANUSCRITS NON INSÉRÉS NE SONT PAS RENDUS)

LE FIGARO

SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

ROBERT DE FLERS, Directeur littéraire

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
14, Rond-Point des Champs-Élysées, Paris (8^e arr.)

ABONNEMENT SPÉCIAL
AU SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

France et Colonies 50 fr. par an
Etranger 100 fr.

LA MAISON DE RUBENS

Anvers fête en ce mois, du 15 au 20, la mémoire de Rubens, à l'occasion du 350^e anniversaire de sa naissance.

Pierre-Paul Rubens, tout le génie flamand, audacieux, orageux, sensuel et mystique, toute l'ardeur voluptueuse de vivre et la joie d'aimer, flammé et sang, manifestés dans l'art ! Seul ce nom suffirait à classer la cité non point natale, mais adoptive, parmi les lumières de l'univers. Pourtant, négligence plutôt qu'oubliée, la ville d'Anvers a laissé en quelque sorte profaner la maison de l'artiste auquel elle paie en ces jours un tribut de gloire et de reconnaissance.

Elle est là-bas, près de la Bourse, centre des affaires, et près de la place de Meir, où s'élève un palais royal. Elle se confond sans honneur avec les habitations particulières, signalée à peine aux dévots du maître immense qui viennent y chercher le souvenir et la fidèle empreinte d'une existence bien équilibrée, splendide et amoureuse. Une plaque de marbre noir aux lettres longtemps décolorées, trop semblable à une épitaphe funéraire, désigne tout juste ce sanctuaire d'un dieu par une inscription flamande que l'on peut traduire ainsi :

« P.-P. Rubens, né à Anvers en 1577, bâtit cette maison en 1612. Il y est mort en 1640. »

Né à Anvers est probablement une pieuse erreur. Les érudits se sont attachés à démontrer que Pierre-Paul était originaire de Siegen-en-Nassau, où son père était en banissement pour avoir obtenu les faveurs d'Anne de Saxe, femme de Guillaume le Taciturne. M. Hovace Van Opper, qui a bâti là-dessus tout un roman, a expliqué récemment aux lecteurs du *Figaro* tous les doutes qui subsistent encore à ce sujet.

Deux lignes inexacts, donc, et c'est tout. Cela manque du prestige attendu et requis. Et quand on lit, de l'autre côté de la muraille, sur un écusson plus rutilant : « Tissus en gros », on est un peu déçu et navré. Un négociant, en cet endroit encore tout animé d'une immortelle présence, aune du drap ! Aujourd'hui peut-être faut-il se féliciter de la négligence échevinale d'hier plutôt que d'y trouver à redire, s'il est vrai que le législateur à l'étranger même où il fut laissé d'avoir échappé au vandalisme allemand pendant la guerre. Convertie en musée, qui sait si la maison n'eût pas subi le sort lamentable de celles de La Fontaine à Château-Thierry, de Verhaeren au Caillou-qui-bique ?

Rien n'indique ici pourtant la conservation défective et pieuse d'une illustre mémoire.

C'est le tombeau presque anonyme de la gloire, car l'hôtel de Rubens, qui vit passer, sous sa porte monumentale — une porte à la taille vraiment de son propriétaire — des grands d'Espagne, des seigneurs de haut lignage et des princes de l'Église, et Brauwer, et Téniers, et Plantin le Grave, et Moretus, et le bourgmestre, est maintenant partagé en deux maisons bourgeoises. Le temple était trop vaste pour les marchands qui l'ont coupé en deux. Enfin, la lumière du soleil des mois y effraye-t-elle leur vie recluse ? Ils ont muré des fenêtres à la façade !

Cette maison de Rubens était construite à l'italienne. Des murs qui ont divisé le portique on dégage et on reconstitue sans trop d'effort, un peu d'imagination aidant, le plan primitif : cette colonnade élégante dont les sveltes arcades supportent un buste de Minerve et des cartouches où se lisent des inscriptions latines tirées de Juvénal. Conseils pratiques et leçons de caractère : « Laissons aux divinités elles-mêmes le soin de débrouiller parmi les choses ce qui sied le mieux à ton avantage. L'homme leur est plus précieux qu'à toi-même. »

Où cette autre maxime où se révèle toute la philosophie indulgente et l'épicurisme intelligent de cet illustre peintre qui, mieux qu'une maison spacieuse, façonna, demiurge ardent, un monde de formes souples, passionnées et durables : « Il faut prior de garder la bonne santé de l'esprit dans un corps bien portant. A l'occasion, demande aux dieux une force d'âme libérée même de l'appréhension de la mort qui ignore la colère et ne désire rien. »

Et maintenant que la balustrade est décorée de statues qui, à l'origine, devaient s'y grouper harmonieusement, un faune et une faunessse survivent, à côté de la Sagesse antique, tels que des dieux joyeux corrigeant la raison austère, double symbole de l'œuvre.

Pierre-Paul Rubens pratiqua cette vertu stoïque, défiant et l'âge et la mort et le qu'en-dit-on, puisque, au soir de sa vie, ayant perdu Isabelle Brandt, il épousa Hélène Fourment.

Dont le nom est doté comme un flot de méloans, la splendide amante de ses jours glorieux. Il les a toutes deux magnifiquement et divinement immortalisées dans ce chef-d'œuvre que possède l'église Saint-Jacques : la *Vierge tenant l'Enfant Jésus*, et les *Saints*. Isabelle Brandt figure la Vierge mère ; Hélène Fourment, c'est Marie-Madeleine, tandis que Rubens lui-même est fidèlement campé sous les traits de saint Georges.

Le délice de vivre et la jouissance d'aimer que la redoutable pensée de la mort n'assombrit ni n'affadit, selon le souhait des préceptes du poète latin, étaient la règle de la conscience chez l'artiste, sensible. Que l'on songe à ce parc aujourd'hui morcelé qui complétait et prolongeait la demeure où il mena une vie heureuse et fastueuse, « soulageant, comme dit Taine, sa fécondité en créant des mondes ».

De chaque côté du mur qui diminue et

morcelle le domaine, Rubens avait planté deux ifs ; ils dressent haut dans le ciel leur feuillage sombre comme une mélancolie décorative qui s'essore et s'affranchit.

A l'extrémité du jardin, un étroit pavillon dorique atteste la prodigalité entendue et les goûts somptueux du maître de céans. Un Hercule Farnèse y abrite sa puissante musculature. Et Bacchus et Cérés, comme un hommage à la nature païenne, générateurs classiques d'abondance en pain et en raisin, pourvoyeurs d'un tempérament généreux et d'enthousiasme exubérant, qui font couler dans les veines un sang rouge et jettent dans l'âme une chaleur joyale.

On se prend à souhaiter ce jardin déserté par ceux qui banalisent à leur insu un tel décor. Leur présence y est hostile à l'évocation de qui incarne le pur génie flamand et sa tradition esthétique. On voudrait ne préciser là, dans la mémoire, que les nobles images d'un passé triomphal, alourdi du mystère des origines, aux radieuses journées d'automne et d'amour que « le géant du colossal festin » emplit d'une ivresse charnelle. On ferme les yeux. Et, sous les paupières closes, voici surgir les seuls traits d'accord avec l'atmosphère et l'enchantement ressuscités du lieu ; dans sa cape espagnole aux plis de toge impériale, sous quoi se devine le pourpoint de velours, un feutre à large plume abritant le large front olympien, l'homme à la fière et robuste silhouette et, enlancée à sa force tumultueuse, celle en qui s'incarna son idéal de grâce et de beauté, et dont la séduction impérieuse nous a été dévoilée par les inoubliables nudités d'un art hallucinant.

Léon Bocquet.